

Rendre Rudolf Steiner intéressant

Entretien avec Christian Clement

Une interview de Wolfgang Held

L'édition critique des œuvres de Rudolf Steiner (SKA) fait naître, à côté d'un large assentiment, un certain refus aussi. Y comptez-vous ?

Christian Clement : Je me suis attendu à de nettes réactions et aussi à de la résistance du côté d'anthroposophes isolés. Mais ensuite chez quelques-uns, ce refus — ne portant certes pas seulement sur mon interprétation de Steiner, que l'on peut en effet discuter, mais plus encore sur la manière critique de fréquenter l'œuvre de Steiner dans son ensemble — s'est avéré si fort et persévérand, qu'en effet, cela m'a étonné. En même temps, je me suis réjouis qu'il y eût aussi des tons modérés et des louanges de la part du milieu des anthroposophes. Il existe donc apparemment une base pour un dialogue entre anthroposophie et recherche académique sur Rudolf Steiner. J'ai en outre l'impression que ce violent refus est à comprendre, moins comme une réponse à l'édition critique des œuvres de Steiner que, davantage, à un phénomène interne au mouvement anthroposophique lui-même, au sein duquel des forces progressives et conservatrices se frottent et s'affrontent. Il y a aussi le conflit interne selon lequel l'anthroposophie est, pour les uns, plutôt une méthode de recherche et, pour d'autres, une conception du monde et pour d'autres encore, une sorte de religion (mot-clef : Communauté des Chrétiens). — Ce qui m'a étonné aussi c'est le fait que les réactions tourment presque exclusivement autour de mon introduction et de mes commentaires. Le cœur du travail, à savoir la documentation sur l'évolution des textes de Rudolf Steiner, a été à peine discutée jusqu'à présent. Je me souhaiterais donc que la discussion autour de la SKA tournât à l'avenir moins autour de mes introductions et interprétations personnelles, nécessairement colorées de manière unilatérale et personnelle, et davantage autour de ce qui peut être appris sur Steiner, au travers de la genèse de ses textes.

Avec-vous une explication pour ces réactions de refus ?

Je ne peux présumer là que des états d'âme : plus d'un ne veut pas voir « son » Steiner dans un ouvrage, dans lequel sont à lire aussi des commentaires critiques opposés à sa propre image de Steiner. Il se peut aussi que plus d'un redoute que l'anthroposophie, dans la considération critique, perde en substance, et craigne qu'elle en soit « lessivée » ou bien « intellectualisée ». Comme états d'âme, je peux parfaitement comprendre cela, mais en tant qu'arguments, je trouve cependant cela intenable. Le terme « critique » ne décrit ici en effet qu'un accès méthodologiquement déterminé à l'œuvre de Steiner à côté d'autres et non pas que Rudolf Steiner lui-même soit censé être critiqué voire même discrédité. Bien au contraire : mon ouverture face aux positions anthroposophiques va en effet si loin que maints observateurs académiques (par exemple Helmut Zander ou bien Hartmut Traub) trouvent à redire sur mes introductions qu'ils jugent trop amicales à l'égard de l'anthroposophie.

Est-ce que joue là-dedans une espèce de souveraineté d'interprétation ?

Deux mondes spirituels-intellectuels se heurtent dans les débats. De mon point de vue académique, il n'y pas de souveraineté d'interprétation, au contraire, il n'y rien d'autre que lire le texte et divers essais. Ce qui compte là, c'est l'exactitude, l'honnêteté et la prise de distance critique lors de la formulation de ses propres essais et l'ouverture, la mobilité, le respect à l'égard des interprétations des autres. L'hypothèse fondamentale c'est que personne ne détient la vérité, mais que tous s'efforcent vers elle, de bonne foi, et l'objectif ne repose pas dans l'identification de telle ou telle perspective, comme étant seulement et uniquement vraie, mais au contraire dans la progression cognitive qui résulte du dialogue de nombreuses opinions et de la différentiation du discours. Ceux-là qui réagissent si violemment à mes introductions, défendent apparemment la conception qu'il n'y aurait qu'une seule et unique façon de considérer et que celui qui dévie de leur propre façon de voir, n'est plus ensuite un partenaire qui a les mêmes droits dans le débat, mais au contraire il se trouve dans l'erreur, et donc, c'est même un opposant. Et dès lors on ne discute plus avec lui, mais on le combat.

Tenez-vous ici un débat pour possible ?

Oui, définitivement. Sinon je ne me serais jamais chargé de cette tâche. Nous avons aussi vu, dans l'histoire de la religion, que l'apparition d'une recherche critique sur la Bible déclencha tout d'abord des peurs, car une telle fréquentation des Saintes Écritures pouvait bien sonner, en effet, la fin du Christianisme et des Églises. Cela n'est pourtant pas arrivé et les théologiens ont beaucoup plus appris à répondre aux critiques en se les appropriant même afin d'en faire leur profit personnel. Aujourd'hui la recherche biblique critique, non seulement va de soi, mais plus encore, elle représente un solide pilier de la théologie chrétienne et une partie constitutive de la vie religieuse. C'est quelque chose d'analogique que j'attends de l'intérieur de l'anthroposophie, qui, en tant que mouvement spirituel, est en effet encore relativement jeune. Maints anthroposophes ont découvert chez Steiner quelque chose avec quoi ils s'identifient si parfaitement ou bien si largement, que cela donne sens et direction à leur vie. Ces êtres humains enrichissent ensuite assurément le mouvement avec leur énergie et leur passion, mais restent en danger de confondre les hypothèses de science de l'esprit de Steiner d'avec des révélations et ainsi de faire de l'anthroposophie un *Ersatz* de religion. Ils propulsent Steiner au rang d'une idole qui a réponse à tout et qui se trouve en tant qu'être humain au-dessus de tous les autres [*über alle anderen*]. Lorsque surgit la critique, ils tentent par tous les moyens de s'immuniser contre la critique de celui qui confère un sens, car sa manière de poser la question, à lui, remet en effet en cause finalement aussi leur propre existence. Je ne peux m'expliquer que de cette manière les violentes réactions de plus d'un. — Lors d'une fréquentation critique de Steiner, une telle identification complète n'a pas lieu. Étant donné qu'en dépit de tout l'intérêt natif et de toute l'admiration que l'on porte à Rudolf Steiner, cela ne joue aucun rôle de savoir s'il s'est trompé quelque part ou bien s'il vient toujours à bout lui-même ou pas de ses propres déclarations.

Étaient-ce aussi les mobiles de la direction éditrice ?

En tout cas. Indépendamment de ma référence personnelle à Steiner, je vois ma tâche académique primaire dans le fait d'amener l'anthroposophie dans le discours public. Avant tout je trouve souhaitable et nécessaire un dialogue entre anthroposophes, qui apportent souvent une connaissance immense et une profonde compréhension des textes de Steiner, et scientifiques, qui sont astreints à leurs méthodes critiques et produisent la distance intérieure. Je vois Rudolf Steiner comme une figure importante dans la vie spirituelle de l'Occident, qui n'a que trop passé inaperçue jusqu'à présent, parce que la discussion, dans le passé, fut de manière prépondérante idéologique : on se disputait sur des questions générales, quant à savoir s'il fût clairvoyant ou bien scientifique ou bien encore charlatan ; la manière dont l'anthroposophie est scientifique ou bien chrétienne et autres, sans entrer réellement dans le détail de ses idées. Bien au contraire, lorsqu'on insère des représentations concrètes de Rudolf Steiner dans les traditions existantes, par exemple dans la mystique de la théosophie et de l'idéalisme allemand et que l'on peut montrer, comment il accueillit ces traditions et tenta de les prolonger, alors cela peut rendre Steiner intéressant aussi pour ceux-là qui autrement, en auraient fait aussitôt des mots-clés comme « clairvoyant » ou « Karma ». En particulier le concept de clairvoyance de Steiner a été jusqu'à présent une pierre d'achoppement. Mais si on le considère philosophiquement, dans le contexte de ce qu'ont écrit, par exemple, Fichte ou Schelling, au sujet de « l'intuition intellectuelle immédiate » et du développement de la conscience, alors l'impulsion de Steiner n'a plus rien d'exotique ni de scandaleux, mais au contraire c'est une position à prendre au sérieux au sein d'un discours bel et bien existant. Ensuite Steiner n'a plus à être accepté de manière bienveillante dans le club des penseurs acceptés, mais au contraire il y reprend une place qui lui revient de droit.

Qu'en a-t-il résulté des expériences avec le premier volume sur la mystique ?

La manière de progresser et les méthodes n'ont pas changé (en dehors du fait que j'ai peut-être considéré mes formulations quelque peu plus prudemment). Mais les textes que renferme ce second volume sont bien d'une nature tout autre. Dans « *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?* », c'est tout juste s'il y a des références littéraires, aucun nom n'est désigné et le style discursif des écrits précédents s'écarte de celui de la conférence d'enseignement du maître spirituel. Étant donné que la contextualisation ne peut donc pas consister, comme dans le tome 5, à

fournir des preuves de citation, au contraire ici la contextualisation est moins directe. Lorsque Rudolf Steiner écrit quelque chose sur les motifs de « construction d'une demeure » ou bien de « l'errant », alors on peut généralement prouver qu'il les connaissait des textes de Besant et de Leadbeater, sans que cela soit indiqué à quel endroit du texte cela se réfère exactement. En cela on n'a pas tenté non plus de poser Steiner comme plagiaire, ou bien de déprécié dans sa valeur l'idée en tant que telle ; on a purement et simplement montré à quelle source s'est rattaché Steiner selon la plus grande vraisemblance, sans l'avoir précisée lui-même. On laisse, le cas échéant au lecteur le soin d'en apprécier moralement le comment.

Pourquoi Rudolf Steiner ne mentionne-t-il pas ses sources ?

Après que Steiner et ses partisans s'étaient scindés en 1912/13 de la Société Théosophique, ils voulaient manifestement renforcer leur profil et prendre de la distance. Dans les premières éditions de l'écrit sur la connaissance on rencontre des formulations comme : « Dans les manuels théosophiques, on lit... ». Ses lecteurs savaient précisément alors que cela identifiait un canon de sept textes fondamentaux d'Annie Besant et de Charles Leadbeater. Plus tard, en 1912, il est écrit : « Dans les écrits de science de l'esprit... ». Steiner ne voulait manifestement plus être associé au concept de « théosophie ». On peut appeler cela, avec Helmut Zander, un « voilage » ou bien un « flouage », peut-être y a-t-il un mot plus positif. Dans mes introductions, j'ai évité toutefois d'entreprendre de telles estimations, mais je me suis concentré sur une documentation de ce qu'il produit effectivement dans les textes. Cela tourne alors souvent au profit de Steiner. Ainsi Zander en est arrivé à la conclusion que Rudolf Steiner avait repris la doctrine des chakras de ses contemporains. Moi, j'indique, par contre, que cette représentation ne se trouvait pas si concrètement établie dans les sources utilisées par Steiner et que celui-ci a beaucoup plus réalisé en fait une systématisation et une mise en ordre¹ de cette représentation dans un penser occidental. Ainsi le rapport édifié par Steiner entre la formation des chakras et leur développement est quelque chose de totalement et de spécifiquement anthroposophique, pour lequel Steiner fut même critiqué par des théosophes. Donc, quant au reproche de Zander, que Steiner eût redonné en la dénaturant la représentation hindoue des chakras, il devient évident par la comparaison des sources que ce n'est pas Steiner qui n'a pas compris les sources hindoues, mais bel et bien Zander, au contraire.

Un tel travail éditorial a-t-il besoin d'un dialogue scientifique ?

Naturellement, la recherche sur Steiner n'est pas un champ pour des combattants isolés. Il existe de nombreux exemples d'un aplanissement de la voie vers le dialogue. Ainsi, du côté académique, Helmut Traub et Ansgar Martins, dans leurs recensions, ont entré dans le détail de maints contenus, foncièrement critiques, dont pourrait naître un dialogue fructueux. Pareillement Lorenzo Ravagli, Johannes Kiersch et d'autres, du côté anthroposophique. Même aux opposants déclarés à mon projet, qui dans leur zèle ont examiné tout mon texte à la loupe, pour le discréder, je suis redevable d'indications précieuses au sujet de formulations malheureuses et de peu de portée, voire aussi de fautes concrètes dans mes textes jusqu'alors. Hegel parlerait ici sûrement de « ruse de la raison » : même les opposants déclarés contribuent ainsi involontairement à une discussion académique avec Steiner par l'argumentation de leur refus. Ce processus enrichit mon travail et j'espère, que d'autres à l'avenir participeront plus fortement à ce dialogue.

Le volume qui paraît actuellement traite de l'apprentissage cognitif. Comment cela se poursuit-il ?

L'an prochain viendra le volume sur les écrits philosophiques « Vérité et science » et « Philosophie de la liberté ». Suivront ensuite « Théosophie » et « Science de l'occulte ». Les huit volumes nécessiteront d'attendre 2020 certainement, si je dois continuer d'y œuvrer seul. Il existe, quoi qu'il en soit, des discussions avec divers scientifiques avec comme objectif de former un comité d'éditeurs pour la SKA. Si elles aboutissent, cela pourrait aller nettement plus vite.

¹ Donc, il s'agit bien là d'une activité authentique de scientifique de sa part, sinon qu'il s'agit de « choses » qu'il faut longuement fréquenter pour les **systématiser** et les mettre **en ordre**. Une telle activité s'appelle et s'appellera toujours, quoi qu'on en dise, **de la recherche**. ndt

Quelles sont les réactions à ce travail dans votre université ?

On se réjouit de ce qui a été acquis avec le tome 5, mais une discussion sur les contenus de mon travail n'a pas lieu. La plupart de mes collègues et supérieurs ne maîtrisent pas la langue allemande et ne prennent donc pas connaissance dans le détail de ce que j'ai écrit.² À l'intérieur des facultés germanistes aussi quelques-uns de mes textes ont été lus, mais on en vient à peine à un échange. À cela se rajoute le fait que leurs intérêts sont bien éloignés de mes contenus. Mais j'ai pris heureusement connaissance de la forte résonance de mon travail, non seulement dans les revues universitaires, mais encore aussi dans les grands journaux comme la *Suddeutsche Zeitung*, la *NZZ*, ou bien la « *Frankfurter Allgemeine* ». Car là comme ailleurs, lorsque les roses se parent, elles embellissent aussi le jardin.

Qu'est-ce que cela veut dire, contempler Rudolf Steiner au-dessus de son épaule ?

En tant qu'éditeur, je suis naturellement astreint à une prise de distance et donc éventuellement je dois chercher à repousser toute éventuelle proximité personnelle existante avec la matière traitée. En même temps, il n'y a probablement aucun scientifique qui n'attache pas un intérêt vivant et personnel à l'objet de ses recherches. On doit trouver le juste équilibre et développer la faculté de développer de la distance vis-à-vis de soi et de ses propres intentions et intérêts. Ensuite on n'est ni apologiste, ni critique, mais au contraire on donne aux auteurs édités l'occasion de se défendre eux-mêmes ou bien aussi de se réfuter eux-mêmes.

N'est-ce pas l'attitude cognitive la plus belle, si l'on transfert un attachement à la substance dans le soin analytique et l'énergie que l'on déploie ?

Oui, il y a là un joli motif d'éducation de soi, parce qu'on apprend à considérer les autres de l'intérieur et soi-même de l'extérieur. Dans cette mesure, la fréquentation académique et critique des œuvres de Steiner renferme quelque peu l'apprentissage du caractère et de la connaissance³. Ainsi une édition critique n'est donc pas quelque chose de seulement étranger, venant de l'extérieur, avec quoi des anthroposophes doivent vivre à présent et s'en accommoder, mais au contraire quelque chose résultant organiquement de l'essence de l'anthroposophie elle-même.

Das Goetheanum, 48/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les questions ont été posées par Wolfgang Held

² La situation n'est pas étonnante du tout car dans mon université [Lille I] où tout le monde publie en anglais, mes collègues n'ont jamais pris connaissance de ce que j'ai publié moi-même au plan international. C'est là une « habitude » courante qui montre l'état de désagrégation et de dé-solidarisation du système académique où les egos s'affrontent sans jamais prendre le temps de se connaître. *ndt*

³ C'est un phénomène très attachant que vit également le traducteur à l'égard du texte de celui qu'il traduit. Même si sur le fond il n'est pas forcément toujours d'accord avec l'auteur. *ndt*